

Bert (Jean-François), *L'Atelier de Marcel Mauss. Un anthropologue paradoxal.*

Paris, CNRS Éditions, 2012, 272 p., 22 €.

Bert (Jean-François), *Marcel Mauss, Henri Hubert et la sociologie des religions. Penser et écrire à deux.*

Paris, La Cause des Livres, 2012, 176 p., 16 €.

Avec le magistral *Marcel Mauss* de Marcel Fournier (1994), les archives de l'auteur de *L'Essai sur le don* semblaient avoir été entièrement inventoriées et essorées. La ténacité de Jean-François Bert (maître d'enseignement et de recherche à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'université de Lausanne) nous vaut le plaisir de découvrir un assez vaste ensemble de documents inédits, présentés et analysés dans deux ouvrages complémentaires, *L'Atelier de Marcel Mauss (L'Atelier)* et *Marcel Mauss, Henri Hubert et la sociologie des religions (MMHH)*.

Dans *L'Atelier*, J.-F. Bert se propose d'« entrer dans le laboratoire maussien » (p. 26) en adoptant une perspective de sociologie pratique du travail intellectuel. Il entend rompre, d'une part avec l'idéalisme d'une histoire des concepts détachée de toute contrainte institutionnelle et matérielle, d'autre part avec le finalisme des approches biographiques qui tendent *a posteriori* à transformer un homme en l'auteur de son œuvre. Son entreprise est facilitée par le penchant quasi maniaque qu'avait Mauss de conserver ses papiers de travail et ceux de ses amis – correspondances, notes de cours, dissertations, fiches de lecture, manuscrits, épreuves corrigées, ouvrages annotés, etc. Cette documentation est principalement localisée au Collège de France, mais J.-F. Bert a exploré en outre les fonds de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, du Muséum national d'histoire naturelle, du Musée de Saint-Germain, de la Maison des sciences de l'homme de Dijon, du Musée du quai Branly, et de la famille Mauss. Après un

chapitre introductif, *L'Atelier* s'organise en quatre grandes rubriques, documentation, écriture, enseignement, édition.

Le chapitre « Étudier, lire, se documenter » s'ouvre sur les années d'études que Mauss passe à Bordeaux (1890-1894). Alfred Espinas l'initie à une psychologie fortement nourrie de biologie et de physiologie – des traces de sa conception des rapports entre mouvement et perception se retrouveront dans l'article « Les techniques du corps ». Octave Hamelin lui communique son intérêt pour Spinoza. Durkheim corrige les dissertations de son neveu, lui transmet des méthodes de travail personnelles et dispense des cours que Mauss prend en notes (celles prises durant le cours sur Thomas Hobbes en 1894-1895 viennent d'être déchiffrées et éditées par J.-F. Bert : É. Durkheim, *Hobbes à l'agrégation*, Paris, EHESS, 2011).

En 1896, fraîchement agrégé de philosophie, Mauss suit à Paris les cours de l'indianiste Sylvain Lévi. Il se distingue par des progrès rapides et sûrs dans la maîtrise du sanskrit. Dans les recensions qu'il publie, il affirme précocement – s'écartant de l'approche philologique de S. Lévi – que l'étude des mythes et celle des rites ne doivent pas être dissociées. Il accumule des centaines de fiches de lecture qui attestent de l'étendue de sa curiosité intellectuelle (préhistoire, antiquité, biologie, linguistique, histoire des techniques). La fiche/jour est une unité de mesure de la vitesse du travail intellectuel : « Mon travail traîne et avance. C'est "du deux fiches par jour". » écrit-il à Hubert (*L'Atelier*, p. 144).

Les livres sont rares et coûteux, surtout lorsqu'il faut les faire venir de l'étranger. Au vu des correspondances, le groupe des durkheimiens apparaît comme étant en grande part un club de lecture, un réseau d'acquisition et de prêt d'ouvrages. Mauss déploie beaucoup d'énergie pour accéder aux textes dont il a besoin. C'est souvent pour travailler en bibliothèque qu'il se rend à Cambridge ou à la British Library. Il suscite un courrier irrité de Durkheim après avoir omis de lui restituer un manuel de sanskrit védique que

son oncle avait lui-même emprunté en bibliothèque – J.-F. Bert nous apprend que, jamais rendu, ce manuel figure toujours dans l'un des fonds Mauss. Dans des lettres à Hubert, Mauss s'étend sur des calculs de longueur de rayonnages dans son appartement, tandis que les correspondances avec Robert Hertz témoignent d'un intérêt poussé pour les dimensions de meubles à fiches. À sa mort, il légua à diverses personnes et institutions sa vaste bibliothèque, qui compte des titres en français, anglais, allemand, hollandais, italien, espagnol, danois... et beaucoup de livres empruntés.

J.-F. Bert édite et commente des annotations que Mauss portait en marge des ouvrages qu'il recensait et qu'il évoquait dans ses enseignements. Arrivé en cours un livre sous le bras, Mauss consacrait souvent la séance à un commentaire de texte. Le ton des *marginalia* à usage personnel pouvait être beaucoup plus critique que celui des textes publiés. Tel est le cas par exemple de l'*Essai historique sur le sacrifice* (1920) d'Alfred Loisy, son collègue à la Section des sciences religieuses de l'EPHE. Là où Loisy évoque les rites des « non-civilisés », Mauss barre l'expression et ajoute en marge : « Il n'y a pas de civilisés et de non-civilisés » – il confirme ainsi son désaccord, exprimé dès 1902, avec l'intitulé même de la chaire qu'il occupe à l'EPHE, « Religions des peuples non civilisés ».

Toujours au chapitre 2, une documentation en partie inédite témoigne de son intérêt pour les musées et la muséologie. Bon connaisseur des musées européens – allemands et russes en particulier –, il s'indigne de la misère des collections françaises. En 1907, il se prépare à candidater à la succession d'Ernest Théodore Hamy, qui vient de démissionner de la direction du musée du Trocadéro – J.-F. Bert avait déjà publié et commenté ce projet de candidature resté sans suite (voir « L'ethnographie en France. Une science négligée, un musée à former. Marcel Mauss », *Revue européenne des sciences sociales*, 2010, 49, 1, p. 209-234). En

1913, Mauss demande au ministre de l'Instruction publique la création d'un « bureau d'ethnologie » – la fondation de l'Institut d'ethnologie, à l'initiative de Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss et Paul Rivet, marquera en 1925 l'aboutissement de ce projet.

Le chapitre « Écrire et co-écrire » fait une place centrale à la collaboration Mauss-Hubert dans la production de deux des mémoires qu'ils ont cosignés dans *L'Année sociologique*, l'« Essai sur la nature et la fonction du sacrifice » (1899) et l'« Esquisse d'une théorie générale de la magie » (1904), dans lesquels s'affirme avec éclat l'ambition de faire prévaloir une nouvelle approche des phénomènes magiques et religieux. L'amitié entre les deux hommes se développe sur un fonds de complémentarité entre l'expertise du monde antique méditerranéen et européen d'Hubert et celle de Mauss qui porte notamment sur l'Orient et l'Océanie. Elle n'est exempte ni de divergences intellectuelles ni de tensions, surtout lorsque Mauss ne respecte pas les échéances convenues. L'un des apports de J.-F. Bert est de donner la mesure de la richesse de l'appareil de notes, principalement dû à Hubert, qui étayait l'argumentation de l'*Esquisse* et qui a été écarté de la publication finale, Durkheim ayant veillé à ce que les volumes de *L'Année* n'excèdent pas la pagination fixée avec Félix Alcan.

C'est aussi dans ce chapitre qu'est évoquée l'absence, chez Mauss, d'expérience en matière de travail de terrain – une absence qui ne l'a pas empêché de former toute une génération de pionniers de l'ethnographie française. J.-F. Bert relève après d'autres que sa longue mobilisation pendant la Première Guerre mondiale, ainsi que ses nombreux voyages de par le monde, ont eu valeur de travail de terrain. Il omet de signaler que beaucoup de ces voyages étaient liés aux engagements militants de Mauss davantage qu'à son activité académique.

Dans le chapitre « Enseigner », J.-F. Bert présente Mauss comme un « formidable enseignant » (p. 161). La formule mériterait pour le moins d'être nuancée.

Les témoignages sont pour la plupart ambivalents. Pour Georges Dumézil, « Mauss était une sorte de visionnaire, de prophète, parfois fumeux, parfois fulgurant dans son expression » (*Cahiers pour un temps*, Pandora, 1981, p. 21). Pour Paul Rivet, « Excellent écrivain, il n'avait certainement pas le don de l'éloquence [...] Le chemin de sa pensée était rocailleux et souvent tortueux » (cité par C. Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, MNHN, 2008, p. 356). Pour Louis Dumont, « Habitué à passer dans son propre langage d'un peuple à un autre ou d'un niveau d'abstraction à un autre, il prit de moins en moins soin de communiquer son expérience en la traduisant avec tout le développement nécessaire en langage scientifique » (*L'Arc*, 1972, 48, p. 18). On pourrait prolonger la liste avec des citations de Jacques Soustelle, André-Georges Haudricourt, André Leroi-Gourhan, ou avec celle de Pierre Métais reproduite par J.-F. Bert lui-même : Mauss était « le dernier homme au monde à pouvoir publier un cours » (p. 188).

Un apport majeur du chapitre tient à la présentation de notes prises par André Varagnac lors des séminaires de Mauss à l'EPHE en 1922-1923. Formulant de plus en plus clairement ses divergences avec divers auteurs, dont son oncle, Mauss est alors plongé dans la préparation de *l'Essai sur le don*. Ces notes éclairent d'un jour nouveau la controverse Mauss-Davy à propos du don et du contrat, analysée par Philippe Besnard (« Un conflit au sein du groupe durkheimien. La polémique autour de *La Foi jurée* », *Revue française de sociologie*, 1985, 26, 2, p. 247-255). On sait que Mauss avait prétexté un problème de santé pour ne pas participer au jury de thèse de Georges Davy et qu'il s'était par ailleurs abstenu, dans ses publications, de toute critique à l'égard de *La foi jurée*. Dans ses séminaires, il se livre davantage. Il estime que G. Davy, enfermé dans des catégories de perception du monde social qui sont celles du calcul économique rationnel propre aux sociétés modernes, ne comprend pas que le

potlatch présente un caractère de prestation totale agonistique dont les dimensions sont avant tout magiques et religieuses.

Les notes d'A. Varagnac donnent à voir l'humeur vagabonde de Mauss, évoquant « des lectures personnelles, des données techniques ou économiques, des structures de parenté, des textes de la tradition grecque ou indienne, des comparaisons entre de[s] sociétés mélanésiennes et celtes [...], [mettant] à profit des proverbes et des extraits de contes, des anecdotes personnelles » (p. 184). Le *Manuel d'ethnographie* (1947) établi par Denise Paulme *et al.*, à partir également des enseignements de Mauss, souffrait d'une réélaboration *ex post* tendant à rendre systématique une pensée qui ne l'était guère. Ici on accède en direct à la pensée de Mauss en train de se faire : les associations d'idées naissent librement, nourries d'une érudition indifférente aux frontières entre continents, entre périodes historiques, entre disciplines – orientalisme, ethnologie, sociologie, histoire.

Ce chapitre présente des recouvrements partiels avec l'article « Par quoi se définit une religion "élémentaire" ? Notes sur le séminaire de Marcel Mauss à l'EPHE (1922-1923) » que J.-F. Bert a publié dans le numéro des *Archives de sciences sociales des religions* consacré au centenaire des *Formes élémentaires de la vie religieuse* (2012, 159). Dans *L'Atelier* figurent des extraits des notes prises par A. Varagnac au séminaire du mardi, consacré à l'étude des documents de William Halse Rivers sur les sociétés secrètes et les sociétés d'hommes en Mélanésie. Les *Archives* reproduisent intégralement les notes de six séances du séminaire du lundi, qui, portant sur le rituel oral australien, fait une place centrale aux *Formes élémentaires*. On pourra contester le choix éditorial consistant à publier séparément les notes prises à ces deux séminaires fortement liés, et à laisser de côté certains comptes rendus de séances sans que le lecteur soit précisément informé des critères de tri utilisés.

L'ultime chapitre « Chercher et éditer » offre des éléments originaux sur les

méthodes de travail de Mauss en bibliothèque, et sur la manière dont ses lectures à la British Library jalonnent l'élaboration de la notion de fait social total. Il se poursuit avec une analyse de son activité éditoriale. On savait déjà, grâce à Ph. Besnard et M. Fournier, combien avait été pesante l'obligation que Mauss s'était donnée de faire paraître les travaux inaboutis de Robert Hertz, Émile Durkheim et Henri Hubert. J.-F. Bert présente et analyse des archives inédites concernant son travail sur les manuscrits de Hertz, ainsi que l'interminable édition des travaux d'Hubert sur les Celtes et les Germains – le cours sur *Les Germains* paraissant finalement en 1952, à titre doublement posthume, Hubert étant mort en 1927 et Mauss en 1950.

En conclusion de *L'Atelier*, l'auteur résume sa démarche en rappelant qu'il avait pour but de « réfléchir à la genèse, à la construction et à la circulation des savoirs, sans pour autant chercher à séparer les textes des conditions sociales qui les expliquent et que les archives manifestent » (p. 242). Cet objectif est atteint, J.-F. Bert a effectivement réuni une ample documentation originale qui apporte un éclairage neuf sur la pensée de Mauss en train de se faire.

L'apport spécifique du livre *Marcel Mauss, Henri Hubert et la sociologie des religions (MMHH)* est plus mince. Son objet, qui fait majoritairement place à des fac-similés et des transcriptions de correspondances, de fiches de lecture, de manuscrits, est d'analyser la préparation de « L'essai sur la nature et la fonction du sacrifice » (chap. 2), et de « L'esquisse d'une théorie générale de la magie » (chap. 3). Le très court chapitre 1 retrace la rencontre entre les deux hommes. Le quatrième et dernier chapitre aborde en moins de dix pages la réception de « L'Essai » et de « L'Esquisse » ; Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne, notamment, ont estimé que Mauss et Hubert n'avaient pas pris en compte les rapports étroits, dans la Grèce antique, entre sacrifice et vie politique de la cité ; Luc de Heusch a considéré que les deux auteurs avaient procédé, à partir du cas du rite védique, à

des généralisations abusives tendant à une surestimation de l'importance de l'opposition profane/sacré – peu pertinente dans le cas des rites africains de tradition orale. Une première annexe comporte l'essentiel de la correspondance Mauss-Hubert de 1898 (quinze lettres d'Hubert et six lettres de Mauss, traitant principalement de la préparation de « L'Essai »). Une seconde reprend des textes autobiographiques de Hubert et Mauss initialement parus dans la *Revue française de sociologie* avec des présentations de Ph. Besnard (1979, 20, 1, p. 205-220).

Marcel Mauss, Henri Hubert et la sociologie des religions présente des redondances (la p. 18 du corps du texte reproduit en grande partie la p. 147 de l'annexe 2 qui elle-même, on l'a vu, n'est pas inédite) et des recouvrements avec les chapitres 3 et 5 de *L'Atelier* (des extraits de correspondances se retrouvent dans les deux ouvrages, voir *L'Atelier*, p. 154 et *MMHH*, p. 30). Le principal mérite de cet ouvrage est d'éclairer les développements de la relation triangulaire entre Durkheim, Mauss et Hubert au long des années 1896-1904, les deux plus jeunes s'efforçant de construire leur propre sociologie de la religion et surtout de la magie en s'émancipant en partie de l'influence de Durkheim, c'est-à-dire en donnant moins d'importance à la contrainte sociale, en s'intéressant aux approches des psychologues, en tournant la page du fétichisme, en prenant quelque distance avec une conception très dichotomique de l'opposition sacré/profane.

On regrettera que la documentation originale et cohérente mise au jour par J.-F. Bert paraisse en ordre dispersé. Si cette ample matière avait donné lieu à un ouvrage unique doté d'un index, plutôt qu'à deux livres et plusieurs articles, l'amateur de *maussiana* s'y serait mieux retrouvé. La répugnance des éditeurs pour les formats volumineux et les urgences du *Publish or Perish* expliquent probablement les choix effectués. La vitesse pouvant côtoyer la précipitation, les coquilles ne manquent pas dans *L'Atelier*, « Le Braz » pour Le Bras (p. 103), « Dieterlain » pour Dieterlen

(p. 198), « A. Czarnowski » (p. 168) et « G. Granet » (p. 172) pour Stéphane Czarnowski et Marcel Granet, « *Notes and Querries* » pour *Querries* (p. 187), *Les structures élémentaires de la parenté* daté de « 1950 » au lieu de 1949 (p. 197), une phrase incohérente page 183 après « Mais la féodalité chinoise [...] ». Elles sont encore plus nombreuses dans *MMHH*.

Quant au fond, on s'interrogera surtout sur la pertinence du parti consistant à délimiter de manière étroite le périmètre du « laboratoire maussien » : seules les activités académiques y sont incluses, les engagements citoyens sont laissés de côté. Pourtant de nombreux auteurs ont souligné que les textes ethnologiques ou sociologiques et les textes politiques de Mauss forment un tout (Denis Hollier, « Ethnologie et sociologie. Sociologie et socialisme », *L'Arc*, 1972, 48 ; Marcel Fournier, présentation des *Écrits politiques* de Mauss, Paris, Fayard, 1997 ; Frédéric Ramel, « Marcel Mauss et l'étude des relations internationales : un héritage oublié », *Sociologie et sociétés*, 2004, 36, 2, p. 227-245 ; Grégoire Mallard, « *The Gift Revisited: Marcel Mauss on War, Debt, and the Politics of Reparations* », *Sociological Theory*, 2011, 29, 4, p. 225-247). Certes Mauss s'applique à juste titre à distinguer ses rôles de savant et de politique. Mais, comme la plupart des durkheimiens, il est si peu à l'aise avec cette distinction qu'il n'ose pas faire figurer la sociologie politique parmi les spécialisations de la sociologie (voir son mémoire de 1927 « Divisions et proportion des divisions de la sociologie » ; voir Pierre Favre, « L'absence de la sociologie politique dans les classifications durkheimiennes des sciences sociales », *Revue française de science politique*, 1982, 32, 1, p. 5-31). La difficulté à construire une sociologie du politique sans se trouver emporté par des engagements militants figure probablement parmi les causes de l'inachèvement des livres que Mauss a entrepris sur le bolchévisme et sur la nation. Cependant, l'observation très pertinente de J.-F. Bert selon laquelle les déplacements à l'étranger lui ont permis « de découvrir

de nouvelles traditions de pensée et des modes de vie inédits » (*L'Atelier*, p. 129) vaut pour les nombreux voyages du Mauss socialiste ou coopérateur tout autant que pour les missions à caractère scientifique ou pour l'expérience de la guerre. Le militantisme socialiste, le journalisme à *L'Humanité*, les engagements au sein du mouvement coopératif ou de l'Alliance israélite universelle ont nourri les réflexions savantes de Mauss. N'oublions pas que les dernières pages de *l'Essai sur le don* évoquent un « art économique qui est en voie d'enfantement laborieux », art fondé sur la « coopération », et dont la prise en compte permettra peut-être d'« éclairer un peu la route que doivent prendre nos nations, leur morale en même temps que leur économie » (p. 233 de l'édition des PUF de 2012). La coopération dont il s'agit ici renvoie certainement à la coopérative de boulangerie dont Mauss était l'un des dirigeants, et qui faisait aussi partie de son « atelier ». Pour Durkheim et Hubert, le temps que Mauss consacrait au socialisme ou aux coopératives était du temps perdu, soustrait au temps de travail académique. Avec le recul du temps, l'influence de l'auteur de *l'Essai sur le don* semble aller croissant. On peut penser que ce second souffle n'est pas sans rapport avec le travail de terrain du Mauss coopérateur, qui explorait davantage que Durkheim ou Hubert les voies pratiques permettant d'« éclairer un peu la route que doivent prendre nos nations ».

La prise en compte du volet de l'engagement citoyen ou militant de Mauss permet en outre de tempérer l'image de dilettante qui ressort de la lecture des *Lettres à Marcel Mauss* de Durkheim (PUF, 1998), du constat de son échec à terminer ses livres, ou des courriers d'un Hubert excédé par ses retards (publiés dans *MMHH*). Comme la plupart des normaliens, comme les agriculteurs du Châtillonnais décrits par Gilles Laferté (*L'Embourgeoisement agricole dans les formes localisées de la structure sociale*, mémoire inédit d'HDR, Paris, Université de Paris-Sorbonne, 2013, p. 443 sq.), Mauss, qui n'était pourtant ni l'un ni

l'autre, était pris dans un « éthos du faire » et l'oisiveté lui était étrangère : il a publié environ quatre cents recensions et sauvé de l'oubli de nombreux manuscrits de Durkheim, Hertz, Hubert. Il tentait, difficilement, de faire concorder ses emplois du temps de savant et de politique, au prix d'un déficit de spécialisation qui aura nui à sa reconnaissance académique. Aux lendemains des accords de Munich, que Mauss avait approuvés, la créativité et l'entrain se sont taris à la fois chez le savant et chez le politique, bien avant qu'une probable maladie d'Alzheimer ne vienne ravager ses facultés. Cette cassure dans sa carrière avait certainement d'autres causes – lourdes charges administratives, sérieux ennuis de santé pour lui-même et pour son épouse. Mais elle ne se comprend pleinement que si l'on donne à « l'atelier » de Mauss une délimitation large incluant, parmi les sources possibles de blocage de son travail académique, l'échec des engagements politiques face à la montée en température du chaudron qui allait exploser avec la Seconde Guerre mondiale.

À J.-F. Bert revient le mérite d'avoir su revisiter de manière originale la partie académique, déjà très vaste, de l'atelier en question.

Alain Chenu

*Observatoire sociologique du changement
Sciences Po – CNRS*